



HAL
open science

Plaisirs vampiriques dans la Littérature catalane

Karl Akiki

► **To cite this version:**

Karl Akiki. Plaisirs vampiriques dans la Littérature catalane. Regards croisés, Mar 2018, Beyrouth, Liban. hal-03085607

HAL Id: hal-03085607

<https://hal.science/hal-03085607>

Submitted on 31 Jan 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Plaisirs vampiriques dans la Littérature catalane

Karl AKIKI

Université Saint-Joseph de Beyrouth – Laboratoire Littératures et Arts

Lorsque le lecteur-internaute se fourvoie sur Internet pour trouver un résumé de *Vlad Tepes Comte Dracula* ou ... *trois cavaliers de l'Apocalypse*¹ de Jep Gouzy, il tombe sur ceci :

"Une chambre d'hôpital à Prades, Cerdagne, face au Canigou. Un homme, David Vedrinyans attend une guérison qui ne saurait tarder. Un soir, Laura, l'infirmière, l'interpelle : « Parle-moi de ta vie. » Ainsi le roman est-il lancé. Il sera surtout un long dialogue entre David, la quarantaine, devenu catalan par les bienfaits d'une histoire mouvementée — la Résistance du père —, et un mystérieux personnage arrivé de Transylvanie, le Comte Dracula en personne, Vlad Tepes"

Sèrgi Javaloyès

Revue Europe Juin-Juillet 2005²

En somme, une sorte de triangle amoureux avec, en prime, le personnage fantastique du vampire. Les ingrédients classiques nécessaires au déploiement d'une intrigue populaire moderne.

Ce que ce résumé ne dit pas, c'est que Vlad ne correspond point à la figure traditionnelle du suceur de sang aux dents blanches tel que l'inconscient collectif se plaît à le représenter.

Ce que ce résumé ne dit pas, c'est que Laura flirte avec David avant de partir dans les bras de Vlad, dans une virée des plus romantiques.

Ce que le résumé ne dit pas, c'est l'identité des trois cavaliers de l'Apocalypse. Un retour sur le texte religieux de l'Apocalypse nous permet de savoir que quatre cavaliers inaugurent le commencement de la fin du monde : l'un représente la conquête, un autre la guerre, un autre la famine et le dernier, la Mort. Il est évident que la Mort est omniprésente dans ce roman puisqu'elle sert d'arrière-plan comme le suggère l'espace de l'hôpital et la quête des trois personnages. Mais qui de David, Laura et Vlad campe la conquête, la guerre et la famine ?



Les Quatre cavaliers de l'Apocalypse (1887), Viktor Vasnetsov

Le but de ce propos n'est nullement de répondre à ce questionnement philosophique mais de se pencher sur la thématique du Vampire dans ce roman, le Saigneur classique, et de s'abandonner à sa réécriture. Qu'est-ce qu'un Vampire ? C'est un être qui se nourrit du suc vital de l'autre pour pouvoir survivre. Dans ce roman, il ne se cantonne pas à Vlad Tepes, personnage éthéré du roman : il se répand et se diffuse dans l'acte d'écriture et dans la fonction narrative.

I. Vampirisme linguistique

Jep Gouzy³ propose à ses lecteurs de nombreux arrêts sur le concept de la Langue. Le roman, bien qu'écrit en catalan, est parsemé de références au français, offrant ainsi une écriture métissée,

¹ Traduit du catalan par Renée Sallaberry, France, Éditions Fédérop, 2004, 221p.

² Site de la maison d'édition : <http://federop.free.fr/oeuvres/vladtepes.html>, consulté le 1^{er} mai 2018.

³ Il est à noter que Jep Gouzy est considéré comme un écrivain français créant ses romans en langue catalane.

faite d'emprunts aux frontières géographiques. Ces immixtions linguistiques permettent dès lors à la langue catalane de se renouveler et de s'étendre, riche de ce qu'elle peut aspirer et livrer aux autres. Voilà qui justifie cette première partie que nous développons.

L'intrusion du français se fait à travers l'utilisation de termes ou d'expressions retranscrits directement en français par le biais de guillemets. Cela marque un certain parti-pris de Jep Gouzy qui se joue des limites nationalistes et qui ose les inventions linguistiques dans ce que les spécialistes nomment un "régiolecte". Nous pensons par exemple à "avait saisi le walkman qu'il arriva à nommer dans son esprit "baladeur" (p.26), à "nom que donnaient les Français autrefois à ces femmes négligées : femmes en cheveux" (p.34) ou à "la nécessité de noyer le poisson comme on pourrait dire en français" (p.190). L'on peut donc parler d'une transgression des frontières géographiques puisque la langue catalane semble, dans ce roman, se nourrir de la langue française, la phagocyter et étaler sa richesse et son hospitalité. L'auteur crée ainsi le lien entre Catalans et Occitans, fidèle à l'enseignement de son mentor, le poète Charles Camproux, adepte du nationalisme occitan (nous y reviendrons plus bas).

Toutefois, et d'une façon concomitante, nous relevons une réflexion sur la langue elle-même. À plusieurs moments, le narrateur s'interroge sur les mots : "les vacances. Le mot n'était pas magique pour lui" (p.14) "Le mot prenait une autre signification" (p.15), "il avait choisi un mot qui lui sembla trop noble, trop noble ou grandiloquent" (p.29). L'on perçoit, bien évidemment, dans une forme de métatextualité¹ évidente, la réflexion de l'auteur lui-même sur le processus d'écriture. Plus encore, c'est surtout l'obsession face à la notion de l'adjectif qui revient dans cette écriture à la manière d'un leitmotiv : "L'adjectif *nouveau*, il le refusait" (p.15), "l'adjectif silencieuse", "pouvoir passer à un adjectif" (p.36), "l'ambiguïté de l'adjectif" (p.146). Si l'on en croit les précis de Grammaire, l'adjectif joue un rôle primordial dans l'expression catalane. Ne nous fourvoyons pas sur des terres inconnues et contentons-nous de réfléchir aux caractéristiques de cette nature grammaticale. L'adjectif étant ce qui qualifie, ce qui définit, ce qui donne une identité, nous pouvons oser nous demander si cette hantise dans l'écriture de Jep Gouzy n'entre pas dans une volonté pour lui de se trouver une identité particulière.

Pour refermer le volet stylistique et linguistique, nous devons mettre en lumière la revendication nationaliste d'une identité catalane. Le personnage principal, David, partage avec l'auteur une fierté face à "ses racines catalanes" (p.19). Il valorise la langue de sa région² en mettant en exergue ses grammairiens : "j'ai assisté à un hommage que rendaient les Catalans à un grammairien de leur pays : Pompeu Fabra" (p.123). La langue est également un moyen pour lui d'affirmer la possession du territoire : "l'utilisation fréquente du possessif, pour parler de son Canigou, de son pays, de son village" (p.163). Mais c'est surtout l'identité culturelle hybride qui est soulignée par la richesse qu'elle véhicule : "utilisant le français qu'ils connaissaient déjà et en peu de temps ils avaient parlé aussi le catalan" (p.20). C'est d'ailleurs elle qui lui permet de devenir un "métis de luxe" (p.20).

Ainsi, le vampirisme s'exprime-t-il par le biais de la langue. Cette langue s'abreuve du français, elle se réfléchit et s'affirme dans ses mélanges. Elle devient par-là même source d'acculturation au sens premier que lui donne Herskovits³.

¹ "[La] métatextualité est la relation, on dit plus couramment de « commentaire », qui unit un texte à un autre texte dont il parle, sans nécessairement le citer (...). C'est par excellence, la relation critique" (p.11), GENETTE Gérard, *Palimpsestes*, Paris : Éditions du Seuil, 1982.

² "Le groupe ethnolinguistique a le droit de défendre et de développer sa langue, parce qu'elle est le symbole de sa survie comme groupe et le véhicule culturel de base des individus qui le composent", ABOU Sélim, *L'Identité culturelle*, Presses de l'USJ, Beyrouth, 2002.

³ M. Herskovits, *Acculturation, the study of the culture contact*, New-York, 1938

II. Vampirisme psychanalytique

L'archétype du vampire est propre à la littérature fantastique. Cet être nyctomorphe et thériomorphe est, traditionnellement, représenté avec de longues dents pointues, se drapant dans un dandysme effréné, baignant dans un halo de sang. Cette représentation invoque la fascination du lecteur grâce à ce que Freud surnomme le *Das Unheimlich*¹, l'inquiétante étrangeté. Or, Jép Gouzy s'amuse à déconstruire cette tradition, proposant deux figures vampiriques, l'une l'emportant sur l'autre.

Cela commence par une interrogation sur la figure immuable du vampire. Le narrateur revient sur tous les hypotextes qui servent à sa revisite de ce mythe littéraire. Ce retour s'effectue sur les multiples media qui se sont accrochés à cet archétype : "l'image qu'en donnent Bram Stoker, Tod Browning, Terrence Fisher ou encore, il y a peu Francis Ford Coppola" (p.46), "il se remémora le film de Terrence Fisher, *The Brides of Dracula*" p.65, "j'ai lu ses écrits courts, son conte *L'Invité de Dracula*" (p.151), "*Tendre Dracula* de P. Grunstein" (p.157). Notons, au passage, que tous les palimpsestes, même les moins, connus sont sollicités pour donner naissance au Vlad Tepes version moderne. Nous remarquons également la sollicitation de "*La Morte amoureuse*, un conte de Théophile Gautier" (p.157) pour la figure féminine du vampire, la vamp. Ainsi, Jép Gouzy remonte-t-il aux sources du mythe, le questionne-t-il, le critique-t-il et fait-il émerger son propre Vlad Tepes, né des strates de l'inconscient littéraire et cinématographique.

À partir de ce moment apparaissent deux visions du vampire : celle inhabituelle de Vlad et celle habituelle de David. Vlad ne correspond nullement à la typologie du vampire : il vit le jour, en pleine lumière, il ne s'abreuve pas de sang dans le cou de ses victimes mais récolte le liquide vital dont l'hôpital veut se débarrasser et il ne présente aucune séduction. Il est, en quelque sorte, une caricature de vampire, un antihéros, un ludion. Le véritable vampire de ce roman est tout simplement David Vedrinyans. Il est déjà "sans famille" (p.24, condition sine qua non qui permet au fantastique de s'infiltrer. De plus, le choix onomastique de David n'est pas innocent : ce prénom invoque le roi David qui "absorbait la chaleur des esclaves pendant leur sommeil", la première manifestation historique d'un vampire. Plus encore, pour sa famille, David est un "mythe" (p.36), un "personnage mythique" (p.38). Il est d'ailleurs rassuré par la proximité géographique de l'hôpital où il séjourne avec une école "David aurait voulu pouvoir avoir des contacts avec cette jeunesse" (p.9) : cela lui permettrait-il de se revigorer en prenant régulièrement son bain rouge de jouvence ? Il porte également le prénom de son père et de son grand-père comme cela est l'usage dans la famille Dracul, suggérant par cela un problème généalogique, le vampire étant celui qui favorise l'ascendance par rapport à la descendance. Nous relevons, en outre, le goût prononcé de David pour la "sanquette, sang de poulet ou de poule frit avec de l'ail et du persil" (p.77). Il est également originaire d'un pays de l'Est ("Ses grands-parents avaient vécu en Pologne" p.15) comme le stipule l'interprétation politique qui veut que le vampire représente le danger venant du Nord de l'Europe. Il ne ressent "aucune douleur, aucune présence corporelle" (p.28) – ceci le met en marge du commun des mortels. Il s'agit donc de deux personnages vampiriques, l'un étant le double de l'autre.

Dès lors, le roman doit se lire comme une écriture qui plonge dans l'intimité de David, dans ses "problèmes du Je"². Toutes les actions ont lieu "la nuit", dans une chambre d'hôpital proche d'un lycée (p.9). Cet espace-temps est à se lire comme une entrée dans l'inconscient du personnage. Les couloirs du lieu sont autant de manifestations du dédale intérieur de David qui a subi une opération

¹ Lire à ce propos le dixième essai tiré de FREUD Sigmund, *L'Inquiétante étrangeté et autres essais*, Paris, Éditions Gallimard, 1985, p.209-263.

² TODOROV Tzvetan, *Introduction à la littérature fantastique*, Paris, Éditions du Seuil, 1970, chapitre 7.

au ventre¹ : l'ouverture de l'abdomen suggère la manifestation de l'intériorité de l'homme. Le roman s'achève alors sur "il ouvrit un tiroir et déposa les lettres. Il ferma le tiroir" (p.219) : l'inconscient est refermé à la fin et David revient à la surface de son Moi. Cette entrée sauvage en soi lui permet de se confronter à Vlad et Laura qui ne sont que les manifestations de ses propres désirs. Lors de sa deuxième visite, Laura "était restée dans l'embrasement de la porte, ombre animée d'une vie étrange" (p.62) : dans une lecture jungienne du roman, elle représenterait la part d'ombre de David, voire la résurgence de son anima. Quant à Vlad, il partage avec David un rapport particulier au père : au "Mon père donnait l'impression de pas éprouver de sentiments (p.206) que prononce Vlad répond l'absence du père de David qui ne l'appelle ni avant ni après l'opération, se contentant de lui envoyer un simple fax dénué de toute subjectivité. Vlad et Laura, les deux visages de David, les deux faces d'une même médaille qui font que le protagoniste, en imaginant leurs photos, "avait décidé qu'il ne s'agissait pas de deux photos l'une à côté de l'autre, mais d'une seule. Vlad et Laura s'étaient placés l'un (e) à côté de l'autre" (p.84). Une relation mimétique se crée ainsi dans une sorte de triangle spéculaire dans lequel David se regarde.

Le vampirisme se manifeste donc dans toute son interprétation psychanalytique. Il est retour artistique, il est retors, il est Éros l'emportant sur Thanatos.

III. Vampirisme culturel

Le véritable vampire de ce roman est en réalité l'auteur lui-même. Jep Gouzy nourrit son roman de différents emprunts artistiques et littéraires afin de proposer un nouveau sang romanesque.

Cela se traduit d'emblée par des réflexions sur l'art. Le roman commence par une citation en épigraphe de Paul Gaguin "Il ne faut pas conseiller la solitude à tout le monde". Celle-ci donne le ton. Se déroulent alors de nombreuses allusions à la musique qui accompagnent la Littérature : Brahms, Beethoven, Debussy. Et comme la fierté nationale n'est jamais loin, le musicien catalan Mompou est également sollicité. Sur 3 pages (173 à 175), les personnages se lancent même dans une réflexion sur la notion de quatuor en musique, comme un petit clin d'œil au titre même du roman. Les frontières entre les médias artistiques sont alors brisées, chacun se nourrissant de l'autre.

La Littérature est également mise à profit. Cela s'étend d'une analyse sur les genres littéraires ("comme dans les romans policiers" p.43) à l'invocation de monuments romanesques ("chevelure rebelle du jeune Poil de Carotte héros de Jules Renard" p.53, "*Barrage contre le pacifique*", p.105) ou même à une critique de Proust à travers les lettres d'Evelyn Waugh (p.103). L'interrogation sur la littérature mondiale est également le moyen idéal de mettre en avant la littérature catalane elle-même : "nous parlions de poésie, de poètes peu connus de moi, ceux qui écrivent dans ta langue catalane" (p.124). C'est à ce moment que figure d'ailleurs une transcription de vingt poèmes de Dante et une allusion à *La Divine Comédie*. Le roman ne serait lui-même qu'une réécriture moderne de la quête de Dante à la recherche de Béatrice grâce à Virgile : David retrouve Laura grâce à Vlad en passant de l'Enfer, au Purgatoire pour atteindre le paradis. Tout ce processus permet de donner une légitimité au travail littéraire qui se plonge dans ce qui le précède, à cette littérature catalane qui n'est point coupée de son entourage et duquel elle s'inspire, qu'elle aspire.

C'est dans ce sillage que l'auteur propose dans son roman une réflexion sur le roman catalan et sur sa nouvelle sève. L'œuvre commence par une phrase sibylline que prononce le médecin de David : "il ne s'agit pas d'un cas vraiment intéressant mais ne vous inquiétez pas nous serons à la hauteur" (p.9). Cette parole est à se lire comme celle de Gouzy revendiquant la légitimité du roman catalan contemporain, une écriture qui sera à la hauteur des attentes du lecteur. C'est d'ailleurs la

¹ "[Le ventre] est spécifiquement le siège des appétits, des désirs dont la voracité eut paraître effrayante à qui n'ose accepter son animalité profonde", CHEVALIER Jean et GHEERBRANT Alain, *Dictionnaires des Symboles*, Paris, Éditions Robert Laffont, 2012, p.1153.

raison pour laquelle il justifie la direction de son roman en faisant affirmer au personnage : "Dracula, c'est un nom magique, porteur d'un potentiel unique" (p.117). L'interpellation de Vlad Tepes dans le titre du roman se transmue ainsi en un potentiel de communication qui permet à l'auteur de mieux vendre son roman. En outre, nous assistons à la page 98 à une réflexion particulière de Laura qui note : "si j'étais romancière, j'écrirais sans aucun plan préétabli et au milieu du roman, pour savoir où je me trouve, moi auteur, j'en écrirais la fin ce qui m'obligerait à en trouver le chemin définitif". Ce n'est pas Laura qui parle mais l'auteur lui-même dans une métatextualité évidente : en possédant son personnage, il livre au lecteur la recette de son roman. Plus loin, il perpétue sa réflexion à travers la bouche de Laura : "et le roman porterait le titre "David, Laura et le comte Dracula et comme sous-titre "Méditation vers un avenir impossible" (p.99). Cette écriture se vampirise elle-même pour justifier sa raison d'être.

Tout converge donc vers une affirmation de la Littérature catalane. Elle gravite autour des autres Littératures et Arts européens mais justifie sa permanence et son immanence. Elle se trouve une nouvelle voie, pour se prouver comme voix alternative qui échappe au quatrième cavalier de l'Apocalypse, la Mort.